Pourquoi n'éclaire-t-on pas pendant la nuit? Il y a *bien l'éclairage* de la lune, c'est vrai, mais la lune subit les caprices des nuages qui la voilent souvent; elle est elle-même assez capricieuse dans ses apparitions. Du reste, si les *quartiers* se suivent, ils ne se ressemblent pas. Nous pensons, et beaucoup de personnes pensent comme nous, que l'économie provenant de la suppression du gaz pendant l'été, ne compense pas les nombreux désagréments que peut occasionner le défaut de lumière.

Nous connaissons assez le zèle intelligent de l'administration pour être certains qu'à un moment donné on fera droit à cette réclamation à peu près générale, dont nous ne sommes ici que l'interprète.

---

— Jeudi, un violent orage a éclaté sur Tournay et ses environs. La foudre est tombée à plusieurs endroits dans la ville, notamment sur l'atelier des mécaniciens à la station, et aux arts et métiers, sans causer, toutefois, de dégâts notables. Les récoltes ont un peu souffert de la violence de la pluie. L'orage a causé aussi des ravages sur la chapelle de Bon-Secours. Les environs d'Ath, surtout, ont beaucoup souffert : les récoltes sont toutes renversées.

---

Les funérailles du R. Frère Adrien, directeur des Frères des Ecoles chrétiennes de Lille, ont eu lieu en l'église de la Madeleine, au milieu d'un concours immense de la population représentée par toutes les classes. MM. les doyens et presque tout le clergé de la ville; M. Richebé, maire, et M. Mille, adjoint, suivaient immédiatement le corps, puis venait la foule innombrable de ceux qui, à des titres divers, étaient les obligés du vénérable défunt; les hommes qui, se préoccupant avant tout de la nécessité de l'éducation religieuse du peuple, ont maintenu pendant vingt-deux ans de leurs deniers, les classes des Frères; les hommes aussi qui, éclairés par de fatales expériences, se sont joints à eux pour donner à ces précieux établissements la sanction municipale. Mais l'élément qui dominait surtout, c'étaient les jeunes gens du commerce, qui, presque tous, doivent aux Frères et leur éducation et les positions dont il les ont rendus dignes en leur en facilitant l'accès par leurs recommandations.

Mais quelle n'eût pas été l'affluence, si les ouvriers eussent été libres de se joindre à ce cortège imposant de l'affection et de la reconnaissance! Les ouvriers de la manufacture des tabacs en ont donné la preuve : le Service divin venait de commencer au moment de leur sortie, et tous, oubliant leur repas et le peu de temps dont ils disposent, se précipitaient dans l'église pour rendre un dernier et touchant hommage à celui qui fut le père, l'ami, le directeur de tant de générations populaires.

Dans le cortège qui a conduit le défunt à sa dernière demeure, on remarquait, outre les professeurs des écoles communales laïques, des députations d'élèves de toutes les classes, beaucoup de Frères des villes avoisinantes, même des députations d'élèves en uniforme des pensionnats tenus par les Frères à Wambrechies et à St-Omer.

Bien que toute parole laïque soit muette d'ordinaire sur une tombe religieuse, une exception, commandée par l'élan de la reconnaissance générale, a eu lieu hier pour le cher Frère dont l'humilité ne pouvait plus être offensée. M. Le Glay, archiviste du département, parlant au nom des anciens de la ville, et M. Paquet, précepteur des enfants de M. Mille, ont dit, l'un, ce que fut cette vie si laborieusement utile, l'autre, quels sentiments profonds elle a inscrits dans les cœurs de tous ses anciens élèves. Sur cette fosse, concession perpétuelle de l'administration municipale et sur laquelle sera dressé un monument durable, de nombreuses couronnes viennent déjà attester la vivacité de ces sentiments et de ces regrets.

Le vénérable Frère Adrien, (Adrien-Charles Vallée) avait accompli l'année dernière sa cinquantième année de communauté; une cérémonie touchante eut même lieu à cette occasion.

Entré en religion à 17 ans, il avait atteint 68 ans, et sa robuste et florissante constitution promettait à la ville de le conserver encore de longs jours. Il était mûr pour le ciel : mais la rude épreuve d'une longue maladie devait couronner sa vie et lui donner le mérite de la douleur, de la patience et d'un admirable esprit de foi.

Depuis 34 ans, il résidait à Lille, après avoir été directeur à Saint-Germain-en-Laye, à Beauvais, à l'île Bourbon, d'où il nous vint avec une fièvre chronique qui mina sa constitution; il fut élu directeur en 1831, et depuis lors sa sagesse, sa fermeté, sa prudence ont traversé des difficultés dont savent seuls se rendre compte ceux qui ont bien connu ces époques. Enfin les classes des Frères furent déclarées communales; tous leur rendaient le témoignage unanime de leur nécessité sociale.

Pour dire l'utilité privée et particulière de cette précieuse institution, il faudrait entrer dans le détail de la vie de chaque jour du R. F. Adrien. Cela, c'est l'œuvre des anges, c'est la manifestation du dernier jour. D'ici là, tant de vertus si humbles et pourtant si éclatantes seront déjà entrées dans la région des récompenses célestes. La ville de Lille perd un grand bienfaiteur, et sa douleur unanime en témoigne. Mais elle acquiert dans le ciel un protecteur qui connaît ses besoins les plus intimes, et le commerce d'affection et de dévoûment qui le lie à nous ne sera pas interrompu.

ROLAND.

---

On écrit de Béthune, le 20 juin :

« La convention qui comprend la concession de notre chemin de fer a été signée le 12 de ce mois par S. E. le Ministre des travaux publics, au nom de l'Etat et M. Rotschild, au nom de la compagnie du Nord.

» Cette convention a été immédiatement soumise au conseil d'Etat pour l'avis sur lequel doit intervenir le décret impérial qui complètera la concession, dans la circonstance où cette concession a lieu sans subvention et sans garantie d'intérêts de la part de l'Etat.

» Nous savons que, par ses relations avec les membres du conseil d'administration de la compagnie concessionnaire, notre ancien et honorable député, M. Lequien, est en parfaite position d'influer sur les questions du tracé, et nous sommes à l'avance convaincu qu'il usera de cette position pour déterminer le tracé le plus avantageux aux divers intérêts des pays engagés dans la question de l'établissement de notre ligne de fer.

» Déjà, il n'a pas été étranger à la résolution d'une déviation, par Lillers, de l'ancien tracé, qui, de Béthune, dirigeait directement le chemin sur Hazebrouck. »

---

Nous publierons dans notre prochain numéro la critique des œuvres de Louis Decottignies.

---

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

---


**Caisse d'escompte de l'arrondiss^t de Lille.**

CHANGEMENT DE GÉRANCE.

D'un acte sous seing privé, en date du 24 Juin 1857, enregistré,

Il appert :

Que M. PÉROT, Jean-Marie-Albert, banquier à Dunkerque, et M. DESTOMBE, Auguste, propriétaire à Lille, ont été nommés Gérants de la Caisse d'escompte à Lille, conformément à l'article 17 des Statuts de ladite Caisse, en remplacement de MM. PAVIOT et VRAU, démissionnaires;

Qu'en conséquence la raison sociale est, à partir de ce jour, PÉROT, DESTOMBE & C^ie;

Que la signature sociale appartient aux deux gérants.

Les membres du Conseil de surveillance sont : MM. Van Heddeghem (O ★), propriétaire, Président; Taffin-Peuvion, propriétaire et industriel à Lesquin, Vice-Président; Lechat-Wellecomme, négociant, membre du Conseil municipal; Rouzière-Cavalier, propriétaire; Cyrille Lorthiois, négociant à Tourcoing; le comte de Melun (★), propriétaire, membre du Conseil municipal et du Conseil général; Roussel de Livry, négociant et Maire de Tourcoing; Duquennoy-Bar, négociant; Dansette-Leblon (★), maire d'Armentières, membre du Conseil général du département; Sénélar, Secrétaire du Conseil.

559) PÉROT, DESTOMBE & C^ie.


---

CHRONIQUE PARISIENNE (1).

Paris, 25 juin 1857.

Par le temps qui court, la chronique aux abois ne sait où recueillir les nouvelles absentes. Paris n'est plus dans Paris; il est partout où se trouve un peu d'ombre, partout où il y a chance de réparer les ravages causés à la santé par plusieurs mois de brûlantes insomnies. Et puis cette chaleur caniculaire rend peu agréable le métier de flâneur. Cependant, esclave de ma promesse, je vous ferai part aujourd'hui des quelques faits que j'ai pu glaner çà et là. S'ils vous intéressent médiocrement, prenez-vous-en à tout le monde, excepté à moi.

Donc, l'Exposition des Beaux-Arts est ouverte depuis dix jours dans le Palais de l'Industrie. Je suppose que vous n'attendez pas de moi une revue de toutes les œuvres qui la composent; cette revue, franchement, ne m'amuserait guère, et elle risquerait de vous ennuyer fort. D'ailleurs ce que j'ai rapporté de plus réel de ma première excursion en zig-zag à travers ces longues lignes de toiles peintes et de statues, c'est une formidable migraine que je ne tiens pas à vous faire partager, même de loin. Il me suffira donc de vous dire que, cette fois encore, sauf une ou deux exceptions, les grands maîtres se sont abstenus; que la peinture et la sculpture sont définitivement entrées dans une ère de décadence où la force est remplacée par l'adresse; mais qu'après tout, si les artistes actuels ont moins de valeur sérieuse, ils savent toujours rester *français;* et c'est quelque chose.

Un détail, en passant. Les tourniquets-compteurs placés aux diverses entrées du Palais sont plus larges cette année qu'il y a deux ans, lors de la première exposition. C'est tout simple : bon nombre de dames, gênées pas leurs jupons d'acier, avaient dû, après de vains efforts pour franchir le tourniquet, se retirer toutes confuses, privant ainsi l'exposition de son plus bel ornement (vieux style). On a donc, encore une fois, donné gain de cause à la plus ridicule des modes : les tourniquets ont été élargis, et les plus volumineuses crinolines peuvent maintenant s'y aventurer sans crainte. Au fait, la reine d'Angleterre est bien forcée, par le même motif, de faire agrandir les portes de son palais!

Maudite crinoline! c'est elle aussi qui a causé les malheurs de la *Baleine Française*, société en commandite dont la police correctionnelle vient de régler les comptes. La *Baleine*, quoique *Française* seulement, espérait embellir la taille des beautés de tous les pays. Cet espoir était légitime, mais hélas! dans notre siècle de progrès, une concurrence devait bientôt surgir, et l'acier ne tarda pas à détrôner la baleine. Au reste, la société en question a été singulièrement aidée dans son naufrage par des *faiseurs* trop habiles. La justice les a sévèrement et justement frappés; mais arrivera-t-elle jamais à moraliser la commandite et la spéculation? cela est plus que douteux.

Voici une anecdote qui court les rues et qui serait digne de figurer dans la *Morale en action*, bien qu'elle me paraisse un peu tirée par les cheveux. Il y a quelque temps, un vieillard souffreteux, M. X.., se présente à l'orchestre de l'Opéra. La représentation allait commencer, toutes les stalles étaient prises et il ne restait pour unique ressource au vieux dilettante qu'un maigre tabouret, à l'entrée du couloir. Mais un jeune homme se trouvait là, qui prenant en pitié l'embarras du vieillard, s'empressa de lui offrir sa stalle, acceptant en échange l'hospitalité peu rembourée du siége d'occasion. Grands remercîments de la part de M. X..; puis la toile se leva, et... là finit le premier acte.

Au deuxième acte, nous retrouvons M. X..... sur son lit de douleur, au moment où un notaire se dispose à recevoir ses dernières volontés. Des témoins ont été recrutés dans le voisinage, mais il en manque encore un pour satisfaire aux exigences de la loi, et le notaire se trouve assez embarrassé. En ce moment, de l'étage supérieur descend tranquillement un monsieur qui ne s'attend certes pas à la proposition qu'on va lui faire. Le notaire l'a entendu, il se précipite à sa rencontre dans l'escalier, lui expose son embarras, et fait si bien qu'il le décide à entrer dans la chambre du moribond. A la vue de ce nouveau témoin, M. X... manifeste une vive émotion; il a reconnu son *bon jeune homme* de l'Opéra, et, faisant signe au notaire d'approcher, il lui parle pendant quelque temps à voix basse. — Et, à quelques jours de là, le jeune homme, qui est un simple employé, est tout étonné d'apprendre qu'il hérite de 25,000 francs. C'est le cas ou jamais de répéter — avec ou sans accompagnement de guitare : — *Un bienfait n'est jamais perdu.*

L'Institut vient de faire une nouvelle perte, une perte sérieuse, cette fois. M. le baron Thénard, membre, depuis 1810, de l'Académie des Sciences, a succombé dimanche soir à une attaque d'apoplexie. C'était un homme des plus remarquables, à qui des découvertes nombreuses avaient depuis longtemps donné une immense réputation, et qui, par ses applications des sciences chimiques à l'industrie, avait rendu de grands services au travail national. Pour couronner dignement une carrière si noblement remplie, M. Thénard s'était tout récemment institué le fondateur d'une société destinée à secourir les personnes vouées à la culture des sciences, et tombées dans le dénuement à la suite d'inutiles travaux. — Ce vénérable savant

(1) La reproduction de cet article est interdite.

---

bienvenu, brave champion de ma politique! Tu es devenu grand sous mes drapeaux, et moi je suis devenue puissante sous les tiens.

— Madame, répondit le général, il n'y a en Russie qu'un seul drapeau : la volonté de Votre Majesté. »

Souwaroff avait la conscience des grands services qu'il avait rendus à son pays et de la gloire qu'il s'était acquise; mais, malgré son inflexible rudesse, il était assez habile courtisan de la puissante autocrate. Ses réponses étaient brèves, il est vrai, mais n'en avaient que plus de force.

« A l'avenir, Souwaroff, on peindra votre portrait à côté du mien.

— Dieu me préserve d'un tel honneur, madame!

— Pourquoi cela? demanda l'impératrice en fronçant le sourcil.

— C'est tout naturel; auprès de Votre Majesté, personne ne me remarquerait. »

Le visage de la czarine se rasséréna.

« Vous faites partie de mon histoire, Souwaroff; votre bras. »

Suboff était entré dans la salle avec Catherine; mais il abandonna sans regret au vieux père chéri de l'armée l'honneur d'offrir le bras à sa souveraine, honneur qu'il eût envié à tout autre.

Partout où se montrait l'impératrice, elle était accueillie avec respect et admiration.

Bien que, dans les circonstances solennelles, elle fût souvent vêtue avec magnificence, elle portait ce jour-là son costume habituel, qui lui allait parfaitement. Il consistait en une espèce d'amazone à longues manches, taillée par devant en forme de gilet. Elle était coiffée d'un petit bonnet enrichi de pierreries, et ses cheveux, légèrement poudrés, retombaient sur ses épaules.

Tandis qu'elle parcourait le cercle de ses courtisans, le grand-duc Paul, qui s'était arrêté, causait avec quelques officiers supérieurs.

La princesse Alexandra et mademoiselle Willanow se tenaient derrière la czarine.

Arrivée au milieu de la salle, elle s'arrêta et promena autour d'elle un regard étonné.

« Par tous les saints! s'écria-t-elle d'une voix claire et distincte, je ne puis retenir une observation. »

On prêta l'oreille dans l'attente de ce qu'elle allait dire; mais bientôt un sourire bienveillant éclaira ses traits.

« On a demandé la prolongation de la mascarade, et pourtant je ne vois pas un seul masque.

— Tout loyal sujet doit se montrer à visage découvert devant le trône de Votre Majesté, répondit Souwaroff.

— Bien, bien, général; mais dans une heure je vous donnerai l'exemple. Nous sommes venus à la campagne pour nous divertir; le plaisir est un héros qui mérite aussi de faire ses conquêtes.

Nulle souveraine n'a été plus affable et plus bienveillante que Catherine pour son entourage; à sa cour, elle avait conquis tous les cœurs par sa douceur et sa bonté.

La femme qui avait commandé les boucheries de Praga et d'Ismaïl se montrait à sa cour l'humanité même. Tous ceux qui l'ont observée attentivement ont reconnu en elle deux personnes distinctes : la femme aimable, spirituelle, bonne, indulgente et éclairée; puis l'impératrice ambitieuse, violente et parfois cruelle, qui opprima ses voisins faibles, souilla son trône de sang et répandit l'effroi partout.

Dans un coin de la salle se tenait un petit groupe de dames engagées dans une conversation animée.

« Vous avez beaucoup voyagé, princesse, disait la comtesse Branitzka; vous avez séjourné à Naples en 1793 ou 1794?

— En l'une et l'autre de ces années, interrompit mademoiselle Prosatoff; la princesse y était en famille.

— Alors, vous devez connaître Armfelt?

La princesse interpellée était la princesse Mentschikoff.

A cette dernière question, faite avec beaucoup d'assurance, une rougeur fugitive se répandit sur ses joues.

« Naturellement, répondit-elle avec négligence; en voyage, on fait la connaissance de toutes sortes de personnes.

— Et il jouait un rôle important à la cour de Marie-Caroline?

— Il y jouissait d'une certaine faveur, disait-on; mais je ne sais rien de positif à cet égard.

— On fesait courir ici toutes sortes de bruits. La médisance...

— Il ne faut jamais croire ce qu'elle répand, interrompit mademoiselle Prosatoff.

— Je suis de votre avis; reprit la princesse; la médisance est comme un petit chien sur les genoux d'une grande dame; il se permet d'aboyer contre chacun sans que personne ose faire taire cette impertinente créature.

— Ma chère princesse, répondit Branitzka, je n'ai pas dit un mot de nature à blesser qui que ce soit. »

La princesse changea de couleur, et mademoiselle Prosatoff se mordit les lèvres.

« La malignité publique n'a calomnié personne en cette circonstance, poursuivit la comtesse; elle s'est contentée de dire qu'Armfelt a joué à la cour de Naples, comme à celle de Suède, le rôle d'irrésistible, et pourtant, Dieu le sait, je n'ai trouvé, jusqu'ici, rien d'irrésistible en lui.

— Jusqu'ici? » répéta-t-on tout à coup derrière les trois dames.

Elles se retournèrent : c'était l'impératrice, le sourire sur les lèvres.

« De qui parlez-vous? » leur dit-elle en les menaçant du doigt.

Toutes trois baissèrent les yeux, et Catherine se joua de leur embarras.

« Eh bien, reprit-elle, ne demeurez donc pas muettes. Mais peut-être voulez-vous mettre ma pénétration à l'épreuve, et me laisser deviner le nom de celui dont il s'agissait?

— Oh! oui, que Votre Majesté daigne le deviner! s'écria Protasoff.

— Vous parliez d'Armfelt, n'est-ce-pas? Prenez garde à lui, mes amies. C'est un météore : on ne sait d'où il vient, ni où il va; il brille et disparaît.

— Pardon, madame; voilà précisément ce que je ne comprends point, fit observer la comtesse.

— Quoi donc, Branitzka?

— Qu'il faille prendre garde à Armfelt.

— Tu es libre de t'en dispenser.

On sourit autour de la czarine; Branitzka sentit ses joues devenir brûlantes.

« Votre Majesté se méprend sur le sens de mes paroles, répondit-elle. On prétend qu'Armfelt est on ne peut plus aimable et séduisant.

— Eh bien, ma chère amie, c'est aussi ton opinion?

— Loin de là, madame : je le trouve ennuyeux